

Emotions de voyage

Finlande. Randonnée à ski de fond entre Hetta et Ylläs du 04 au 08 mars 2010.
(participants : Marie et Pascal Schmid, Philippe Nahmias)

Préambule : cette heureuse parenthèse a pu être vécue à la suite d'un déplacement professionnel à Helsinki où j'ai participé, avec Jean-François, à une rencontre avec la presse et des tours opérateurs finlandais. Le contexte était celui d'un partenariat avec la chaîne de télévision YLE, pour le lancement de la série « Talo Ranskassa » qui met en scène notamment l'Hérault et Montpellier.

L'accueil réservé par nos correspondants finlandais fut particulièrement chaleureux, amical, et déborda à l'évidence le cadre strictement professionnel de nos échanges.

Mes remerciements personnels vont spécialement à Sini Sovijärvi, Présidente du cercle franco-finlandais d'Helsinki, et journaliste à YLE et Jarmo Kehusmaa, Président du cercle français de Turku.

Parallèlement à l'évolution de nos échanges professionnels, il fut convenu avec Sini que je lui enverrai un petit compte-rendu de notre évasion, en guise de retour de perception de trois français en séjour en Laponie.

Ces lignes leur sont donc dédiées avec ma reconnaissance, en toute cordialité.

Mercredi 03 mars. Curzio Malaparte, le choc thermique et l'odeur du bois

Helsinki. Après le retour matinal de Jean-François et Karim vers Montpellier, je pars faire quelques achats pour notre périple dans un magasin d'alimentation en ville.

Au passage je note la courtoisie et le sens du service du personnel qui me guide à l'intérieur des rayons pour trouver ce que je cherche (du renne fumé entre autres). Je les dérange plusieurs fois et ils traversent avec moi le magasin comme si c'était naturel. Je doute du résultat d'une démarche similaire chez nous...

J'ai le sentiment que le sens de l'altérité ici est d'autant plus spontané qu'il n'est pas encombré des manifestations ostensibles dont nous pensons devoir l'accompagner dans nos cultures méridionales.

Avant de rejoindre l'aéroport, je retrouve dans les rues d'Helsinki des images et des sensations excellemment dépeintes voici bientôt 70 ans par Malaparte dans sa correspondance de guerre « Kaputt ». Je n'avais jamais vraiment visité cette ville avant, mais quelque chose semble être resté des descriptions romantiques du célèbre chroniqueur : une sorte de langueur orientale dans la rigueur nordique, une apparente quiétude presque mélancolique, qui laisse voir des dessous fantasques et ombrageux, un dialogue sub-boréal entre l'occident industriel et la slavitude sensible.

A l'aéroport de Vantaa, je retrouve mon épouse Marie et Philippe, qui arrivent directement de Montpellier via Paris. Nous n'avons que quelques minutes avant notre embarquement pour Kittilä, 800 km plus au Nord. Heureusement qu'avec la complicité de Jean-François, nos skis et sacs à dos avaient été pré-acheminés à l'avance !

Avant le décollage, le passage au dispositif anti-givre de notre Airbus nous met dans l'ambiance : non, on ne va pas à Majorque...

Après une heure de vol, nous atterrissons dans les reflets bleutés de la neige violemment éclairée. Le débarquement à même le tarmac par un moins 10°C vivifiant ouvre le prélude à l'aventure...

Petit moment de tension en ne voyant pas arriver nos skis sur le tapis roulant, puis tout rentre dans l'ordre.

Pas le temps de rêver, le bus nous attend sans délai pour Hetta (Enontekiö). Nous devons à toute vitesse nous changer et trier ce qui reste en consigne ici.

A la première correspondance, une déception nous attend : le bus suivant ne viendra pas : en grève. Nous devons commander un taxi pour les 180 km qui restent. Voilà qui fait grimper le budget... Un peu comme dans les films de Hitchcock, cette surprise est d'autant plus désagréable qu'elle pouvait être attendue : l'expérience d'une douzaine de raids à ski en Scandinavie montre que le bus est toujours le maillon faible de la chaîne des transports pour les voyageurs indépendants. Retards, confusion d'horaires, annulations inopinées, indications hasardeuses, on a tout vu, et ce malgré des demandes de confirmation multiples à chaque fois. Très étonnant dans des pays si organisés. Une pointe d'épice orientale ?

Le problème est heureusement oublié quand le taxi nous pose devant l'auberge Hetan Majatalo vers 20 h. L'accueil est courtois, les bâtiments sentent la forêt et la résine de pin chaud, des vellétés d'aurores boréales excitent nos sens, l'univers tout entier semble enveloppé d'une neige immaculée : y a-t-il une meilleure invitation au voyage dans le grand nord ?

Mais pour l'heure, Marie et Philippe sont debout depuis 5h30 ce matin et n'ont disposé depuis Montpellier que de 50 minutes entre chaque correspondance. La transition est forte pour tout le monde. Demain, la journée sera longue. Sans aller manger, nous posons sur les oreillers nos têtes saturées de rêves et fermons les yeux, émerveillés comme des enfants une veille de Noël.

Jeudi 4 mars. Des dunes aux congères, la gestion des calories et la culture du ski

Aucune envie de traîner une minute au lit. La première question est : quel temps fait-il dehors ? Malgré la lumière oblique d'un soleil qui prend son temps, il fait beau. Simplement sa course est paresseuse à ces latitudes. La discrétion solaire contraste avec la qualité de production de ses rayons : une tonalité chaude dans l'air glacial, une avalanche d'ultraviolets sur le manteau blanc irisé des lacs et des forêts, un rêve de photographe.

Nous descendons très vite au buffet du petit déjeuner charger nos batteries en prévision d'une longue étape. Le premier repas de la journée à une importance particulière en Scandinavie, et les rations sont variées et abondantes. Quand on jette un coup d'œil au thermomètre, on se dit qu'il vaut en effet mieux partir lestés ! La différence thermique entre les sports de neige ici et dans les Alpes n'est pas dans les extrêmes : elles se valent presque ; elle est dans la durée. En Laponie, les amplitudes sont très faibles jusqu'à l'équinoxe, et la morsure du froid ne cédera rien au soleil ni au ciel bleu. J'avais pu mesurer à une autre occasion en Norvège à quel point l'usure du froid peut devenir prégnante dès que la fatigue s'installe. Ce froid ami qui soude pour vous des ponts sur les lacs et les rivières, qui habille l'horizon et vous permet de glisser dans le blanc, cet ami peut devenir, à l'occasion d'un coup de fringale ou d'une baisse de régime, un chien enragé qui vous harcèle, vous arrache énergie et lucidité à chaque attaque. Vous sentez alors doucement la corde de votre résistance entamée par une scie lente, mais régulière. Trouver le refuge dans l'immensité devient juste vital. Ne pas le trouver signifie gager totalement son existence sur des techniques de survie parfois aléatoires ; encore faut-il les mettre en œuvre avec de la réserve d'énergie...

Voilà pourquoi la constitution matinale du stock de calories est tactiquement importante. L'usage veut d'ailleurs que l'on puisse prélever au petit déjeuner suffisamment de sandwiches pour la journée, ainsi qu'un thermos de thé brûlant, ce dont nous ne nous privons pas.

Un type nous observe du coin de sa table depuis un moment, avec un air amusé. « Comment trouvez-vous la Laponie ? » finit-il par nous lancer en Français. La conversation s'engage. Il est géologue à la retraite, a fait une partie de ses études à Paris, et a travaillé longtemps dans le sud marocain, pays de mon enfance.

A un détour de nos échanges, ils nous livre une vision étonnante : « la Laponie me rappelle le Sahara. La neige et le sable, les Sames et les Touaregs, les rennes et les chameaux, tout est rapproché par la loi des grands espaces et l'esprit du nomadisme ». Ce ressenti avait été le mien dès la première fois, mais je ne l'avais jamais exprimé, jugeant vain d'exposer une idée pouvant passer pour un simplisme réducteur.

Mais méditez au passage le parcours et l'œuvre de Roger Frison-Roche, qui se sont identifiées elles aussi à ce trinôme : Alpes, Sahara, Laponie ...

Je crois au fond que les alpinistes ont en commun avec les nomades un kaléidoscope personnel fait de grands espaces et de goût de l'effort, de solitude et de rudesse des éléments, d'engagement physique et de beauté brute, de gestion du risque et de solidarité. Et ces valeurs basiques doivent composer au fond une sorte de code de reconnaissance mutuel racinaire.

Nous quittons Hetta en effectuant un crochet par la maison de la nature Skiერი pour récupérer la clef du refuge de ce soir, puis mettons le cap dans une direction que nous conserverons durant cinq jours : plein sud.

Nous traversons le lac gelé d'Ounas, puis de magnifiques forêts de bouleaux et de pins sylvestres chargés d'une neige aussi légère qu'abondante. Première halte à la petite cabane de Pyhäkero pour un échange de matériel, et c'est reparti (une douleur au pied gauche qui disparaît dans les chaussures de ski de Philippe. Merci à lui d'avoir la même pointure que moi !)

La piste tracée s'élève rapidement au-dessus de la limite des arbres et c'est un paysage infini et totalement sauvage qui se dévoile : l'ordre du monde des origines.

En haut, des hardes de rennes creusent paisiblement la neige en quête de lichen, leur seule nourriture d'hiver.

Descente grisante vers le premier refuge non gardé de Sioskuru où nous nous restaurons un peu.

A partir de là, la piste n'est plus vraiment tracée.

Un mot à ce propos sur notre itinéraire d'environ 150 km qui rallie les villages de Hetta, Pallas, Särkijärvi et Ylläs. Chacun est environné d'un réseau de pistes reliées entre elles par des jonctions, et plus ou moins régulièrement entretenu selon la période et la météo (ceci n'est pas sans rappeler notre Grande Traversée du Jura- GTJ).

De fait, hors période de vacances, le traçage s'avèrera souvent sommaire (passage d'une motoneige), mais néanmoins suffisant pour permettre à des skieurs véloces de s'exprimer en style classique avec du matériel rapide (44 mm au patin).

Le style libre (skating) ne permet donc pas de parcourir la totalité du linéaire à cette période.

Il pose en plus la question du sac à dos, sauf à s'en passer et envisager si tout était tracé de très longues distances pour relier les villages entre eux, en négligeant les refuges intermédiaires. Il faut alors être sûr de son coup, sachant que les offices de tourisme locaux ne semblent avoir que des informations parcellaires sur l'état du damage...

Le parcours continue dans une ambiance quasi désertique.

En fin d'après midi, nous sommes étonnés de rattraper deux très jeunes finlandaises. Elles vont faire étape dans le même refuge que nous : Hannukuru. Philippe est impressionné par leur capacité d'engagement dans un tel environnement alors qu'elles ont à peine 20 ans. Marie et moi sommes moins surpris. La pratique de l'autonomie en milieu sauvage est très développée dans ces pays et l'apprentissage de la nature est une valeur très profonde des cultures scandinaves et Fenno-scandiques. Ne parlons même pas de l'usage des skis qui remonte au moins à 2000 ans avant J.C. et qui a conditionné tout simplement la survie d'une partie des peuples de ces régions. Leur mémoire collective en garde la trace indélébile, et la nécessité de maîtriser l'art de skier structure toujours en partie le comportement des individus dans la société finlandaise.

Nous arrivons presque ensemble au refuge. Perdu en pleine nature, il est comme très souvent constitué de plusieurs petits chalets indépendants répondant chacun à une fonction : sauna, toilettes sèches, réserve de bois, et bien sûr un lieu de vie confortable avec un gros poêle et une cuisinière à gaz.

La réserve d'eau que nous ont laissé nos prédécesseurs dans le seau en fer n'est plus qu'un bloc de glace. Cela doit faire quelques semaines que personne n'est venu ici, et la priorité est donnée aux corvées de bois et de neige à fondre. Ensuite seulement, nous confions à la chaleur du sauna le soin d'apaiser nos muscles endoloris...

Vendredi 05 mars. Sortilège des Tunturis, béatitude du corps et manière de vivre

Le petit déjeuner est plus frugal que la veille, car nous l'avons porté sur notre dos.

Nous prenons congé de nos colocataires d'une nuit et partons vers d'autres horizons. Le ciel est légèrement couvert et il a neigé dans la nuit. Le toucher de neige n'en est que plus doux.

Nous évoluons en un sous bois vallonné à l'atmosphère cotonneuse. Nos skis bruissent doucement. Les bâtons crissent en une plainte assourdie. Tout est d'un calme absolu.

L'univers qui nous entoure est d'une beauté puissante mais discrète, comme si l'harmonie surnaturelle exhalée par la lumière sur la neige entre les arbres, devait se faire oublier.

Arrivés au lac de Keräs, le soleil revient franchement dans le jeu.

Deux choix s'offrent alors à nous : continuer tout droit pour rejoindre la petite station de ski de Pallas par le piémont ou grimper le « Tunturi »* jusqu'au col du Vuontiskero pour s'arrêter manger au chaud dans le refuge de Nammalukuru.

Nous optons pour la variante montagne (on ne se refait pas), et collons rapidement les peaux de phoque sous les skis, car ça grimpe raide. En prenant de l'altitude la vue porte incroyablement loin. Au fur et à mesure que nous montons, se révèlent sans fin les lacs gelés, touches de blanc, notes de turquoise, et la taïga clairsemée en courtes rayures sombres sur blanc mat, parfois plus dense en amas kaki pâle fortement saturés de blanc cristal. Et par-dessus tout : rien. La route la plus proche est à 50 km, aucune habitation, ni voiture, ni moindre trace humaine. Le moutonnement tellurique de la forêt profonde semble vouloir propager vers toute la planète son énergie primaire. Même le vent torture les nuages pour en obtenir des lignes de fuite soulignant la portée infinie du tableau.

En médiocres humains, nous signifions notre admiration incrédule en remplissant la mémoire électronique de nos appareils photo.

Pour prouver aux autres que tout cela était vrai.

Pour tenter en fait de capter une parcelle de la magie du monde, comme si l'on se savait transcendés par une force cachée et que l'on se disait « je ne comprends pas tout. Il y a un secret. Je découvrirai plus tard ». Mais les mythes nous ont appris que la magie ne se transmet pas.

** montagne, en Laponie*

La seule vérité est celle de l'instant de la vibration humaine, et non celle des pixels des machines numériques.

Vaguement frustrés de cette incommunicabilité, nous stoppons un moment au refuge Nammalukuru, saoulés de vent et de beauté.

Il y a là un couple de skieurs plus tout jeunes qui achèvent de faire griller leurs saucisses avant de repartir finir leur boucle de 30 km comme ils traverseraient la rue !

Nos vivres de course avalés nous partons à leur poursuite, sans succès bien sûr.

Mais au moins la descente nous procure-t-elle une fabuleuse sensation de glisse sur plusieurs kilomètres, en slalomant entre les bouleaux et les genévriers nains. Conserver ensuite dans la durée cette vitesse acquise par l'effort de tout le corps complète cet état général de béatitude et donnerait presque à chacun de nous la suffisance de croire qu'il maîtrise, l'espace d'un moment, un peu de son destin.

Arrivés au pied de la montagne, nous reprenons notre traversée vers Pallas à un rythme plus raisonnable.

Mais avant la fin de l'étape, la magie du Nord nous convoque à nouveau comme nous quittons la lande à bouleaux pour entrer dans une forêt d'épicéas.

En effet, les perturbations d'Est conjuguées à une série d'épisodes neigeux ont provoqué une forte accumulation sous le vent des monts Orotuskero et Laukukero.

La forêt est entièrement prise dans une gangue blanche qui obture soigneusement la moindre surface arborée. Chaque résineux est encroûté individuellement comme une meringue, de sa cime jusqu'à la base de son tronc, et certains font bien quinze mètres de hauteur !

La vision est irréelle, on circule dans un Pompéi blanc, dans une exposition géante de moulages en plâtre. La fatigue aidant, et sous la lumière crépusculaire qui n'en finit pas de jouer avec nos sens, l'apparition d'un elfe ou d'un troll des légendes nordiques semblerait ici être une évidente continuation de l'ordre des choses...

Au sortir de cette féerie nous atteignons la station de ski de Pallas. En tout deux téléskis, un parking désert, et un petit hôtel où nous passerons la nuit. Autant dire que l'aménagement de la montagne dans ces pays est en continuité avec l'ensemble du milieu naturel, et change de l'envahissante rupture imposée chez nous par nos stations alpines.

Dans les Alpes, le randonneur doit choisir son camp : la nature ou les pistes ; ici la différence est souvent imperceptible. Tout un symbole, toute une conception du développement, toute une manière de vivre.

En attendant nous venons de passer plus de huit heures dans le froid, et l'appel de la table ainsi que la promesse de la couette nous pressent de pousser la porte de l'accueillant hôtel Lappland.

Samedi 06 mars. Décalage des priorités, appel du romantisme et divers lutins

Après une bonne nuit de sommeil, nous petit-déjeunons dans la salle à manger en bois clair, devant une grande baie avec vue sur les étendues immaculées. Et engloutissons comme des larrons en foire : harengs aigres-doux, renne séché, pain noir, saumon fumé, céréales bouillies, lait caillé ; un vrai régal. L'on se dit que l'on récupère mieux en situation de confort, les corvées d'eau et de bois n'ayant pas été trop pénibles ce matin !

Après une visite à la maison du Parc pour rendre la clé du refuge de la veille, nous mettons le cap sur le hameau de Särkijärvi. L'étape sera plus courte que les précédentes et surtout entièrement tracée, ce qui nous fera gagner en vitesse et en délai d'orientation. Aussi ne pressons-nous pas la cadence ; nous en profitons pour apprécier cette magnifique journée ensoleillée qu'aucun nuage ne viendra ponctuer.

L'on doit trouver un endroit dégagé pour entrer en communication GSM avec France Bleu Hérault dans le cadre de l'émission radiophonique « samedi de partir », animée par... un certain Jean-François ! Ça a l'air simple comme ça, mais téléphoner veut dire exposer l'appareil au froid très vif, et malgré les précautions de Philippe qui possède le seul mobile encore chargé, nous n'arrivons pas à faire coïncider protection thermique, dégagement hertzien, et grille horaire.

Et bien sûr nous loupons le créneau.

Curieusement, cela nous soulage plutôt; Marie, Philippe et moi nous sentons sur le moment trop décalés pour pouvoir être bien disponibles à un interrogatoire urbain standardisé. Le principe d'un partage radiophonique de notre modeste aventure avait été convenu à l'avance car il allait de soi, tant il est enrichissant de transmettre ou recevoir cette émotion fondamentale qui nous lie à nos frères humains et produit le sel de la vie. Mais en situation, nous réalisons à quel point le rythme autocentré de la ville et de ses trépidations est éloigné de celui des horizons lointains et du corps sensible, de la peau et du vent.

Secrètement contrariés de notre difficulté à rapprocher ces deux versants de nous-mêmes, aurions-nous commis tout simplement un acte manqué ? Qui sait ...

L'interview aura finalement lieu après notre retour, et Philippe y répondra avec l'acuité particulière de celui qui vient de découvrir un univers secret.

Nous reprenons notre glissade après ces hésitations.

La suite de l'étape est du Jean Sibelius. Je n'arrive juste pas à déterminer si elle évoque son concerto pour violon ou la sonate n°3.

La tonalité générale de ce qui nous entoure est faussement agreste ; une alternance de forêts de bouleaux clairsemées, de petits lacs givrés, et de landes à marécages sous un soleil rasant aux reflets jaunes.

Sibelius a surgit dans le paysage et ne me lâche plus. Ses compositions s'inspirent de ce que nos yeux voient ici, c'est une évidence !

Les mêmes éblouissements dramatiques. La même fragilité gracieuse. Le même semblant de légèreté sur une fièvre profonde et bientôt dévastatrice.

Comment peut-on exprimer aussi divinement l'essence même de cette terre finlandaise ? Pas étonnant qu'il ait fini alcoolique. A trop fréquenter l'absolu, il n'en est pas revenu complètement.

Au bout du lac de Vuontis l'embouchure de la rivière que nous devons traverser nous réserve une surprise bien inhabituelle : l'eau n'est pas gelée et coule à l'air libre ! Rien ne le justifie car la température demeure franchement négative et a même dû flirter avec la trentaine sous zéro quelques temps avant notre venue...

Une source d'eau chaude pourrait en être la cause, ou encore une forte concentration de tourbe en fermentation, cet endroit semblant particulièrement marécageux d'après la physiologie des lieux.

Toujours est-il qu'ici encore la beauté absolue de la nature nous fige un long moment.

Dans un tableau forestier d'un blanc feutré intouché, des volutes de brume fine chiffonnent l'air glacial. Ces vapeurs méphitiques troublent la vision de l'espace, le silence aussi étrange que total n'est que renforcé par l'imperceptible murmure de l'eau libre. Le contraste entre le mouvement liquide de cristal sombre et l'éternité qui émane du monde lumineux des berges pétrifiées, hésite entre magie et pure sorcellerie.

Il aura fallu attendre l'émergence du romantisme voici deux siècles, avec des peintres exaltés comme C.D. Friedrich, pour redécouvrir l'essence mystique de la nature, portée entre autres par les Eddas nordiques. Cet élan romantique a permis aux sudistes que nous sommes de

recueillir progressivement le sens de ces recueils de traditions légendaires des anciens peuples scandinaves.

Il nous fait comprendre à présent que l'endroit où nous sommes est sûrement un des mondes éthéré de l'arbre cosmique d'Yggdrasil, et que des fées ou des lutins vont bientôt venir nous prendre par la main ...

Légendes ou pas, il nous faut continuer, et accepter de franchir ce petit pont de bois qui nous sépare de l'autre rive, comme pour s'extraire d'une forme de réalité et revenir à notre statut de mortels. Et ce n'est pas sans une légère déception que je constate qu'aucune créature des marais ne s'est agrippée au talon de mes skis.

La cadence soyeuse des foulées régulières finit par nous amener au crépuscule languissant à la porte de l'auberge de bois rouge blottie à l'orée de la forêt, au bout du lac Särki .

Sur la berge un petit ponton de pêche, un sauna, et un trou dans la glace pour en ponctuer les séances. Ce soir c'est chaud-froid avant d'aller dîner !

L'auberge manquant de place, nous dormons à l'école du village dans une salle de classe sous le tableau noir, dans l'odeur de craie de notre enfance.

La craie avec laquelle on dessinait des lutins...

Dimanche 7 mars. Les papilles à l'épreuve, le feeling du GPS et la Communauté des avaleurs d'espace

Le patron de l'auberge nous a reconnu. Nous étions dans le même avion en provenance d'Helsinki, il y a quatre jours. Quatre jours ? J'avais l'impression que nous avions quitté depuis si longtemps la société agitée de nos fébriles condisciples...

Nous recueillons auprès de lui de précieuses informations sur l'étape d'aujourd'hui, qui s'avère un peu plus engagée et isolée que la veille.

La panse pleine, nous partons plein sud à travers le lac gelé de Särki, en direction du Tunturi éponyme. La vue sur le lac Jeris devient rapidement très belle, mais la contemplation n'est pas notre préoccupation première car le temps devient couvert et surtout venté. Le froid est mordant; nous préférons donc ne pas trop ralentir. On enchaîne la redescente de l'autre versant quasiment dans la foulée dans une course-poursuite où la place du lièvre est prise à tour de rôle. Cela permet à Marie de se réchauffer, pendant que Philippe inaugure l'art de filmer sans s'arrêter (et sans gamelle s'il vous plait !).

Pause ravitaillement au refuge de Kuusikonmaa. Nous trouvons une paire de saucisses que des skieurs ont oubliées. Aucun problème de conservation avec le froid ambiant : c'est l'occasion d'engager un test gustatif et ethnologique en les consommant à la manière indigène, c'est à dire rôties à même le feu du poêle. Le résultat est ... comment dire ? à la fois infâme et jouissif, une sorte d'insulte gastronomique délicieusement régressive : une manière de purée d'abats grasse mise en forme par une substance gélatineuse, et contenue dans une peau translucide d'origine incertaine. Et pourtant on s'en régale, ce qui montre à l'évidence qu'aux basses températures le randonneur devient totalement inaccessible à la diététique et aux subtilités culinaires.

Rassasiés, on reprend l'itinéraire. Il emprunte cette fois une « route » de moto-neige reliant deux hameaux. Nous ne verrons qu'un seul spécimen à moteur de tout l'après-midi. Plutôt tranquille la région !

En fin de journée, arrive le petit col à partir duquel nous devons quitter la piste principale pour suivre une vague crête en direction du refuge de Pahtavaara. Las ! Pas la moindre trace

à se mettre sous la semelle. On était pourtant censés récupérer une piste de ski venant de Äkäslompolo, mais rien de cela. Problème plus préoccupant encore, lors de quelques tentatives en neige vierge, Philippe s'enfonce jusqu'au dessus du genou.

A ce stade, j'identifie deux incertitudes : celle d'arriver à trouver le refuge en sous-bois dans le crépuscule naissant, et celle du délai nécessaire pour l'atteindre avant la nuit, en brassant dans la profonde.

Après examen, ça me semble jouable, mais mon équipe fait une moue dubitative.

Philippe est encore plein d'énergie mais reste perplexe sur l'issue de l'étape dans ce contexte topographique aléatoire.

Marie me crédite d'une capacité à nous orienter, mais redoute une progression fastidieuse pouvant conduire à un bivouac improvisé.

Pour assurer le coup, je sors deux jokers : les peaux de phoque pour arriver à mieux tracter dans la poudreuse, et le GPS pour écourter notre recherche. Pressentant la difficulté nous l'avons paramétré ce matin mais un peu vite, et sur les données d'une carte imprécise. On ne doit donc pas s'y fier entièrement.

Mais Bertha, la déesse nordique de l'hiver, veille sur nous.

Après moins de deux heures d'efforts, nous distinguons la petite cabane dans la pénombre laiteuse d'une forêt pâle.

Avant les corvées de bois et de neige, nous allumons le poêle qui réchauffe rapidement un intérieur minuscule, mais parfaitement aménagé. C'est un vrai havre de la taïga. Il s'agit d'un Autiotupa ce qui signifie un refuge ouvert et gratuit, ne nécessitant aucune réservation. Mais nous observons sur le livre de bord que personne n'est passé ici depuis quatre mois, ce qui relativise l'éventualité d'y trouver d'autres randonneurs !

Le refuge de notre première nuitée était un Varaustupa, c'est à dire que l'on réserve à l'avance contre une somme modique. On récupère une clef à restituer à la fin de la randonnée; l'équipement est un peu plus confortable.

De manière générale les pays scandinaves ont un réseau de refuges extrêmement bien développé, mais avec des fonctionnements différents. En Finlande, les refuges ne sont pas gardés. Ceux sur réservation sont presque toujours doublés d'un chalet « autiotupa » en libre service. En Suède, les refuges ont une partie toujours ouverte quand ils ne sont pas gardés. En Norvège ils sont presque toujours fermés, mais tous les membres du DNT, le Club Alpin local, se voient remettre la clef avec leur adhésion. Il suffit de passer la prendre. On peut même s'inscrire par internet et la recevoir par la poste. A noter qu'en Norvège elle ouvre près de 400 refuges ! Leur niveau de confort a de surcroît de quoi faire pâlir leurs homologues alpins...

Il est bien dommage à ce sujet que la réciprocité de services entre tous les clubs de l'arc alpin (club alpin français, suisse, allemand, italien, etc.) ne soit pas étendue à ceux des pays nordiques. Tout le monde gagnerait à cet échange, car nous partageons la même philosophie d'approche du milieu naturel, même si les contextes sont très différents. Bien plus que l'intérêt économique que cela représenterait notamment pour le tarif des nuitées, une expression supplémentaire d'appartenance à cette communauté particulière des avaleurs d'espace que sont les alpinistes et les marcheurs au long cours serait de nature à renforcer notre capacité à protéger ces horizons sauvages qui rétrécissent à petit feu partout sur la planète...

Si les décideurs de ces honorables institutions pouvaient entendre ce message, alors ces lignes ne seraient pas totalement vaines !

Lundi 8 mars. Crottes d'élan, le lièvre d'Äkäsmylly et l'avion au bout des skis.

Dernier jour. Etape courte. Un peu de spleen d'arrêter bientôt. Pourtant la nature est toujours aussi belle.

Nous suivons des traces d'élan pendant une demi-heure. Elles sont énormes, assez fraîches. Probablement un mâle. Mes skis cognent quelques unes de ses crottes congelées. Il devait bien faire 300 kg.

Néanmoins aujourd'hui nous nous rapprochons progressivement de la civilisation. Nous rejoignons à mi-journée la route 940 au niveau d'un élevage de chiens d'attelage qui font un joyeux tintamarre à notre passage. Pause au « café » Äkäsmylly, perdu dans les bois, où nous ingurgitons à notre corps défendant un breuvage expérimental du patron. Celui-ci semble être une figure locale, digne des meilleurs romans d'Arto Paasilinna...

Continuation sur une belle piste de ski jusqu'au petit hameau de Peurakaltio, non loin de la station de Ylläs. Nous nous réchauffons de boissons plus raisonnables en attendant le taxi qui doit nous ramener à l'aéroport de Kittilä, maintenant proche d'une trentaine de kilomètres. Une journée de plus et nous pouvions aller prendre l'avion skis aux pieds.

Epilogue. L'aventure n'existe pas

Que retenir...

La beauté du pays tout entier par n'importe quel temps ? La gentillesse et la discrétion de ses rares habitants ? L'omniprésence d'une nature encore sauvage ?

Cette balade n'était ni longue, ni difficile, ni engagée par rapport à beaucoup d'autres.

Comme l'amour, elle avait juste ce parfum de grâce et d'harmonie que portent certains moments suspendus qui vous ont traversé la vie là où vous ne les attendiez pas, et que ni vous ni personne ne pourra jamais maîtriser...

Pascal SCHMID

Le lecteur aura remarqué que cet article ne comporte pas de rubrique d'indications pratiques, ni véritable information technique. Il est sans croquis cartographique et sans conseils aux voyageurs.

Il ne s'agit pas d'un oubli :

«L'aventure n'existe pas. Elle est dans l'esprit de celui qui la poursuit, et dès qu'il peut la toucher du doigt, elle s'évanouit pour renaître bien plus loin, sous une autre forme, aux limites de l'imagination.»

[Pierre Mac Orlan] - *Petit manuel du parfait aventurier*